Mogrovejo, Norma. (2000) *Un amor que se atrevió a decir su nombre*, México, Plaza y Valdés.

Compte rendu par Jules Falquet

Le mouvement féministe latino-américain et des Caraïbes —et plus encore le mouvement des femmes— ont fait depuis des années l'objet de nombreuses publications. Généralement analysés dans la perspective des "nouveaux mouvements sociaux", ils ont été montrés comme acteurs de premier plan notamment dans les luttes contre la dictature, pour le développement et, plus récemment, pour la survie. Leurs apports théoriques et pratiques concernant les liens entre politique et vie quotidienne, entre sphère privée et sphère publique —"démocratie dans le pays, à la maison et au lit!" exigent les féministes— ont été largement signalés, de même que leur créativité et leur capacité d'innovation. Ils sont présentés à juste titre comme des ferments particulièrement actifs de cette nouvelle "société civile" qui déborde aujourd'hui du cadre étroit des partis, syndicats et organisations politiques traditionnelles. On trouve d'ailleurs de plus en plus de travaux qui veulent y voir la voie royale de l'accession des femmes à cette "citoyenneté" qui semble aujourd'hui devenue une valeur en soi. D'autres travaux s'attachent à décrire et évaluer leurs stratégies. Certains tendent à montrer comment la "perspective de genre" a gagné du terrain jusque dans les institutions internationales. D'autres au contraire analysent comment la progressive mais néanmoins massive institutionnalisation de ces mouvements leur a fait perdre leurs potentialités profondément subversives. Enfin, ces deux mouvements ont donné lieu à une série de réflexions sur l'unité dans la diversité, notamment du fait des questionnements de plus en plus précis portés par les mouvements de femmes Noires et Indiennes.

En revanche, de manière incompréhensible, le mouvement lesbien de la région, pourtant presque aussi ancien que le mouvement féministe et non moins innovateur sur le plan politique, n'avait pas fait l'objet d'une telle attention. Le volumineux travail de Norma Mogrovejo, qui brosse un vaste panorama du mouvement lesbien latino-américain et des Caraïbes entre 1971 à 1995, constitue donc un travail pionnier particulièrement important.

Péruvienne auto-exilée au Mexique depuis plus de dix ans, Norma Mogrovejo possède une formation d'historienne. Conçu comme une "auto-ethnographie" lesbienne, le présent travail est issu de sa thèse doctorale, brillamment soutenue en 1998 à l'UNAM (Université Nationale Autonome de Mexico). Devenue grâce à ses travaux "lesbianologue", comme elle aime se qualifier elle-même, Mogrovejo est d'abord une militante lesbienne : elle est notamment l'une des fondatrices du "Centre de documentation et Archives historiques lesbiennes Nancy Cárdenas" et collaboratrice de la revue *LesVoz* (Lesbos/Voix lesbienne). Sa démarche mêle donc étroitement les logiques universitaires et militantes. D'une part, elle souhaite sensibiliser l'Université à la question des lesbiennes dans l'espoir de voir s'y créer des études lesbiennes. D'autre part, elle a pensé son travail comme un instrument de transmission de l'histoire d'un

certain nombre de lesbiennes qui ont osé dire leur amour et leur sexualité, comme un témoignage de leurs débats et de leurs apports théoriques.

Sa méthodologie est profondément influencée par la nature même du mouvement lesbien de la région et la répression très importante qui l'entoure. Les sources sont rares et souvent clandestines, surtout celles qui proviennent des lesbiennes elles-mêmes. D'où son choix de l'histoire orale, particulièrement adaptée à l'histoire des femmes et des opprimé-e-s. Mogrovejo a donc réalisé 78 interviews de militantes, constituant non pas un échantillon représentatif mais un "concentré" de ce qu'elle considérait comme des "lesbiennes-clés", ayant milité dans un ou plusieurs groupes lesbiens. De fait, les lesbiennes vivant au Mexique constituent plus de la moitié des interviewées¹. Certes, c'est volontairement que l'auteure s'est concentrée sur le Mexique, qu'elle présente comme une étude de cas : il s'agit de l'un des pays de la région où les organisations lesbiennes sont les plus anciennes, les plus nombreuses et les plus actives. Mais il s'agit également d'un reflet du manque de moyens dont elle disposait pour mener à bien sa recherche. Pour le reste de la région, l'auteure a dû se contenter essentiellement d'interviewer des lesbiennes rencontrées au cours d'événements lesbiens et féministes, notamment lors des rencontres internationales.

Les interviews, auxquels l'auteure fait la part belle en citant de très longs extraits pour appuyer ses dires, abordent d'une part le processus de s'assumer comme lesbienne et la prise de conscience politique personnelle, d'autre part l'histoire des groupes lesbiens, de leurs alliances, de leurs conceptions politiques et de leurs dynamiques internes². Mogrovejo s'est également basée sur toutes les traces qu'elle a pu retrouver, de greniers poussiéreux en caves oubliées, rassemblant une importante bibliographie et la "littérature grise" du mouvement, dont une partie est accessible dans les Archives historiques lesbiennes qu'elle a constituées à l'occasion de son travail de recherche. Ce travail lui a également permis de présenter dans l'ouvrage 40 photos qui illustrent certains moments marquants du mouvement : manifestations hérissées de banderoles, réunions officielles ou clandestines, et même les fameuses "mariées" lesbiennes en voilette blanche de la rencontre féministe de Taxco, en 1987. Bien que la reproduction soit parfois de mauvaise qualité, ces photos permettent d'associer des visages aux actions et des corps aux débats, donnant au mouvement une dimension humaine, concrète et quotidienne. On remarque aussi que sur de nombreux clichés, certaines

¹ 48 lesbiennes interviewées sont Mexicaines ou vivant au Mexique, 7 sont Argentines et 7 Péruviennes. Le Nicaragua (4), le Brésil (3), le Chili (3), Le Costa Rica (2), Puerto Rico et la République Dominicaine (2 et 2) font figure de simples compléments. Il est évident que certains pays/mouvements auraient mérité mieux. Mais encore une fois, le manque de ressources explique ces choix. Par ailleurs, l'auteure a rencontré un important taux de refus, lié à la répression lesbophobe.

² Très précisément, les questions se regroupent comme suit :

- le processus de s'assumer comme lesbienne (la famille, l'école, le quartier, le travail),
- le processus de prise de conscience (premier contact avec le groupe, avec le mouvement, sortie du placard),
- histoire du ou des groupe(s) (activités, objectifs, finalités, direction et pouvoir, thèmes principaux, durée),
- alliances stratégiques (avec le mouvement féministe, homosexuel, avec la gauche, avec d'autres secteurs (institutions lesbiennes et homosexuelles internationales, mouvements de femmes, mouvement urbain populaire, syndicats, État etc.),
- conceptions politiques (idéologie, stratégie, construction du mouvement, concept de changement),
- dynamiques internes (sociales, politiques, amoureuses).

lesbiennes ont les traits soigneusement barbouillés —signe sans équivoque de la menace permanente que représente la visibilité, et du poids de la répression qui revient comme un leitmotiv tout au long de l'ouvrage.

Le livre comporte huit chapitres, qui mêlent les analyses théoriques et l'évocation détaillée des principales organisations et actions du mouvement. S'y dessinent deux grandes parties. La première concerne l'histoire du Mexique : Mogrovejo y présente les groupes de manière chronologique et exhaustive, tout en analysant leurs relations d'une part avec le mouvement homosexuel et d'autre part avec le mouvement féministe. La deuxième évoque la dimension continentale du mouvement. L'auteure y analyse sa prise d'autonomie par rapport au mouvement féministe, marquée par la tenue des rencontres lesbiennes latino-américaines et des Caraïbes, dont elle retrace l'histoire. Elle offre également un tour d'horizon continental en évoquant les principaux groupes des pays où le mouvement est le plus développé³.

D'emblée, Mogrovejo situe l'apparition du mouvement lesbien latino-américain et des Caraïbes à la confluence de deux courants : la lutte homosexuelle et le mouvement féministe, tous deux fortement marqués par une pensée socialiste révolutionnaire. La vaste reconstitution historique à laquelle elle se livre est guidée par une thèse centrale : le mouvement lesbien posséderait trois grands courants superposés, qu'elle fait correspondre à trois générations théoriques et qui recouperaient en grande partie les orientations générales du féminisme. Une première phase, qui correspondrait surtout aux années soixante-dix, serait celle de l'égalité, fortement influencée par la pensée politique traditionnelle de la gauche. Il s'agirait alors essentiellement pour les lesbiennes d'apparaître au grand jour et de dénoncer la répression. Une deuxième période serait celle de la différence, dans les années quatre-vingt, marquée par la diffusion croissante du féminisme différentialiste et qui correspondrait chez les lesbiennes à une période de revendication d'une identité propre. Ce qu'elle qualifie de troisième génération théorique du féminisme, celle des années quatre-vingt-dix, *"pose la coexistence simultanée des deux précédentes (l'égalité et la différence) : en tant que femmes, nous devons continuer à exiger notre place dans la société comme égales, tout en soulignant la différence qui existe entre les expériences masculines et féminines de la vie. Cette posture déconstruit l'opposition masculin/féminin qui avait été fortement développée par le courant de la différence et la figure masculine réapparaît."* Cette dernière décennie est celle de l'institutionnalisation massive, que l'auteure interprète comme suit : *"La réapparition des valeurs masculines a transformé une fois de plus le caractère du mouvement féministe. La recherche de financement l'a conduit à un processus de dialogue avec les agences financières et l'État, qui a amené à l'institutionnalisation du mouvement en ONGs."* Un courant autonome critique se développe également, affirmant que l'institutionnalisation *"a transformé le féminisme en élément qui rend à nouveau fonctionnel le système social, en acceptant et en faisant siennes toutes les règles du jeu du système patriarcal"* Une véritable fracture apparaît : *"La "conquête" d'espaces officiels, jadis identifiés comme patriarcaux, fait apparaître un conflit de positions éthiques : la relation avec l'État et les instances de pouvoir dans l'establishment, et l'utilisation de ressources économiques considérables posent la question de l'autonomie. Le conflit apparaît également dans la manière de s'adresser à l'État et à l'establishment et de prendre des décisions."* C'est alors que se développerait

³ Argentine, Brésil, Pérou, Chili, Costa Rica et Nicaragua.

dans le mouvement lesbien, profondément traversé par ces problématiques, la théorie "queer".

La thèse de Mogrovejo, séduisante en ce qu'elle permet d'identifier commodément trois grandes périodes correspondant aux trois dernières décennies, paraît en même temps un peu trop simple et parfois confuse. Elle ne permet pas toujours d'analyser la coexistence de courants opposés, ou au contraire de leur interpénétration, qui produit d'intéressants mélanges idéologiques et organisationnels que l'auteure nous fait découvrir sous les traits de groupes comme *Oikabeth* ou *Cuarto Creciente* —dont on parlera plus bas. L'auteure souligne également elle-même que, selon les pays, certaines étapes sont peu marquées ou difficiles à mettre en évidence. Cependant, cette thèse nous permet d'approcher le mouvement lesbien de la région dans ce qu'il a de propre et d'éventuellement déroutant pour nos catégories, tout en donnant un sens à la succession incessante de groupes et d'organisations qu'on observe. Des instruments plus proprement sociologiques auraient peut-être permis de réaliser une véritable étude en termes de mouvement social. Mais la démarche de Mogrovejo est davantage celle d'une historienne attelée à une tâche colossale : elle apporte une somme considérable d'informations jusque là éparses et difficiles d'accès et des pistes de réflexion qui ne demandent qu'à être creusées.

Les insuffisances de l'ouvrage, qu'il faut aussi signaler, peuvent être regroupées en deux grandes catégories. D'abord, il est dommage que la question de la diversité des lesbiennes ne soit pas approfondie. En particulier, il est regrettable qu'on ne trouve presque aucune réflexion sur l'articulation entre lesbianisme et origines ethno-culturelles, ni sur le racisme très marqué qui entoure les lesbiennes Noires et Indiennes, aussi bien dans leurs sociétés nationales qu'au sein même du mouvement. D'ailleurs parmi les interviewées, il semble que celles-ci sont très peu représentées⁴. Mogrovejo accorde plus d'importance aux dimensions de classes, soulignant en plusieurs occasions le poids des origines sociales de certaines militantes, les conflits qui apparaissent à ce sujet ou les effets de la crise économique sur le militantisme lesbien. Cependant, elle ne fournit pas d'informations systématiques ni d'analyse sur la composition sociale du mouvement et son influence sur les orientations de celui-ci. L'auteure montre également à plusieurs reprises comment la présence de lesbiennes nord-américaines ou européennes, les contacts personnels de lesbiennes *latinas* revenant de voyage ou d'exil dans le "Premier monde", la diffusion de la pensée occidentale et l'influence des organisations internationales jouent un rôle non négligeable sur le développement du mouvement. On perçoit parfois une critique des dynamiques perverses des rapports

⁴ Ceci reflète en partie la composition du mouvement et surtout la participation aux rencontres féministes et lesbiennes, où l'auteure a rencontré une bonne partie des lesbiennes interviewées. Les lesbiennes et les féministes Indiennes y sont extrêmement peu nombreuses. Concernant les lesbiennes Noires, il semble que la principale exception ait été la Vème rencontre lesbienne féministe latino-américaine et des Caraïbes qui s'est tenue à Rio en mars 1999. Du fait de l'action délibérée des organisatrices, la participation de lesbiennes Noires et/ou pauvres était beaucoup plus importante que lors des rencontres précédentes. La dernière rencontre féministe continentale, en République Dominicaine, en novembre 1999, a également été l'occasion d'une participation beaucoup plus importante qu'à l'ordinaire des féministes Noires.

Nord-Sud, sans qu'une analyse de fond soit cependant développée⁵. Enfin, l'influence des lesbiennes *latinas* vivant hors de la région vaudrait d'être étudiée davantage, ne serait-ce que du fait de leur poids numérique⁶. Il semble d'ailleurs qu'il s'agisse du prochain projet de Mogrovejo, qui pourrait travailler sur la question des lesbiennes *latinas* migrantes.

Le deuxième grande limite du travail de Mogrovejo est lié à ce même manque de systématisme dans l'analyse. Certes, elle ne se contente pas de brosser une vaste fresque acritique, encore moins donne-t-elle à voir un mouvement monolithique ou dépourvu de conflits. Elle n'hésite pas à faire apparaître les jeux de pouvoir et les difficultés auxquelles le mouvement est confronté sur le plan de la démocratie interne. Cependant, une réflexion plus approfondie sur ce qui unit ou sépare les groupes aurait été passionnante. Notamment, il est regrettable que l'auteure n'apporte pas systématiquement des informations plus précises sur chacune des organisations. Certes, elle propose une réflexion particulièrement intéressante sur les dynamiques internes des groupes, nous invitant à nous interroger sur l'influence des relations personnelles, des rapports de pouvoir et des relations amoureuses, habituellement camouflées par un silence étouffant. Mais elle ne présente ni organigrammes, ni plates-formes, ni détail des activités. Elle offre des analyses sur la stratégie de certains groupes mais laisse souvent de côté leur production théorique —à laquelle, il faut le rappeler, il est souvent difficile d'accéder. Elle dénonce avec courage les ravages de l'institutionnalisation et de la dépendance économique des groupes envers les agences financières, mais ne fournit presque jamais de détails sur les sources de financement ou la situation matérielle concrète des groupes. A sa décharge, soulignons que ces informations ne sont pas faciles à obtenir ni à vérifier, et moins encore à porter sur la place publique. Pourtant, cela permettrait de mieux saisir notamment comment les priorités des agences financières du Nord influencent de plus en plus profondément la politique du mouvement. Enfin, il manque parfois un échelon entre les analyses théoriques de Mogrovejo et le corps de ses développements, qui fait la part belle aux anecdotes internes des organisations.

De fait, la précision avec laquelle l'auteure suit un certain nombre de lesbiennes-clés de la région et rapporte une partie de leur vie "privée" (ruptures amoureuses, rencontres politico-érotiques, usage de drogues illégales) donne un tour très concret, personnel et parfois presque indiscret à son travail. D'ailleurs, son choix du dévoilement des dimensions personnelles du mouvement lui a valu de sérieux ennuis de la part de certaines des lesbiennes qui lui avaient accordé leur témoignage. En effet, lors de la première présentation officielle du livre, le 16 février 2000 à Mexico, à laquelle une centaine de personnes étaient venues assister, une dizaine de lesbiennes interrompaient violemment les oratrices en accusant Mogrovejo de diffamation, mensonges et atteinte à la vie privée⁷. Quelques jours plus tard, ces mêmes femmes faisaient parvenir à

⁵ A ce sujet, nous recommandons très chaleureusement un récent et passionnant ouvrage : Blackwood, Evelyn; Wieringa, Saskia E. (editors) (1999). *Same sex relations and female desires. Transgender practices across cultures*. New York : Columbia University Press. 348 pp.

⁶ On verra à ce sujet un travail pionnier et déjà ancien : Ramos, Juanita (Compiled and edited by). 1987. *Compañeras : latina lesbians (an anthology)*. 265 pp.

⁷ Une de ses actuelles détractrices l'avait pourtant chaleureusement félicitée —devant une caméra— lors de la soutenance de sa thèse.

l'auteure une protestation écrite. Par biais électronique, d'autres lesbiennes du continent se joignaient aux protestations. Simultanément, une campagne de solidarité avec l'auteure s'organisait.

A ce sujet, il faut d'abord et en tout cas souligner le courage de Mogrovejo, qui n'a pas hésité à être explicite au sujet d'un certain nombre d'aspects conflictuels d'un mouvement dont elle fait elle-même partie. Et il faut replacer la polémique dans son contexte : Mogrovejo fait l'histoire d'un mouvement actuel, dont elle est également une protagoniste —et non des moindres. Il est normal que son livre s'inscrive dans un ensemble de rapports de forces, qu'il vient modifier en énonçant sa propre vérité. Et cette polémique peut être considérée comme un bon signe —comme écrit la féministe bolivienne Julieta Paredes : "*J'aime quand tu cries, ça veut dire que tu es vivante!*"

Cette polémique pose un certain nombre de questions. D'abord, soulignons que nous apportons crédit aux affirmations de bonne foi de l'auteure et que nous pensons que les citations de Mogrovejo correspondent bien à ce qu'on dit les lesbiennes interviewées. Nous ne connaissons certes pas la teneur générale de ces interviews. Peut-être contenaient-elles de longs développements politiques et théoriques que l'auteure n'a pas utilisés, préférant mettre en relief les détails personnels et "privés". Cependant, il est utile de se demander pourquoi les actrices d'un mouvement ou les membres d'un groupe mettent elles-mêmes tant d'emphase sur les relations personnelles et amoureuses comme facteur explicatif de la naissance, du fonctionnement et de la disparition des groupes lesbiens. Il est surtout permis de se demander, beaucoup plus largement, si mettre en avant comme l'a fait Mogrovejo des éléments très personnels et nominatifs permet ou non d'expliquer de manière satisfaisante le fonctionnement d'un mouvement social.

Dans le cas présent, ces éléments constituent des informations concrètes, particulièrement importants. L'auteure est d'autant plus à même d'en mesurer le poids qu'elle connaît personnellement beaucoup de ses interviewées et la dynamique du mouvement. Pourquoi occulter ces informations, qui donnent une intelligibilité à des événements qui resteraient difficilement compréhensibles sinon? Les analyses féministes ont été les premières à souligner à quel point, dans les mouvements mixtes, des phénomènes comme le harcèlement sexuel peuvent décourager le militantisme des femmes, ou comment la promotion dans une organisation politique peut être subordonnée à l'établissement de relations sexuelles et/ou amoureuses avec les dirigeants masculins. Une partie non négligeable des "grandes analyses" éminemment politiques-théoriques de ces mouvements, qui ignorent ces dimensions, sont profondément faussées. Refuser la séparation entre "public" et "privé" est une revendication féministe, que Mogrovejo l'applique dans son travail devrait être motif de satisfaction. De surcroît, sa démarche nous rappelle que les mouvements sociaux ne sont pas autre chose que le résultats de luttes de personnes concrètes, de chair et d'os, dont les prises de positions politiques sont enracinées dans un vécu personnel.

Le travail de Mogrovejo soulève en fait une réflexion générale, à laquelle se heurte toute véritable analyse des mouvement sociaux qui ne prétend pas détenir la vérité : comment s'articulent la dimension micro, quotidienne et triviale, humaine au sens le plus large du terme, et la dimension macro, où pèsent les grandes conjonctures économiques, la géopolitique internationale du patriarcat et le développement des forces de production? Qu'est-ce qui explique quoi? Quelles sont les véritables raisons

de l'apparition d'un mouvement, de son succès, de son déclin? Dans les "faisceaux de facteurs", quel est le poids relatif de chacun? Les choses sont-elles différentes pour un mouvement qui s'inscrit dans la durée et qui repose sur un nombre restreint de personnes, comme le mouvement lesbien analysé par Mogrovejo, et pour un mouvement de grande ampleur dont la durée est brève, comme par exemple le mouvement de l'hiver 95-96 en France? La force du travail de Mogrovejo est de ne pas apporter de réponse tranchée mais de proposer des pistes nouvelles, notamment en soulignant la dimension personnelle des luttes politiques, généralement sous-estimée.

D'autre part, la virulente réaction de certaines lesbiennes pose également question. De fait, ces protestataires font partie des principales figures du mouvement, occupant ou ayant occupé des responsabilités importantes (fondatrices et dirigeantes de groupes, députée, secrétaire générale d'ILGA) —et ne faisant pas l'assentiment de toutes. De quels moyens disposent les différentes militantes lesbiennes pour s'informer sur le mouvement, pour exprimer leurs points de vue, énoncer leur vérité, critiquer? Et surtout, pour les faire connaître publiquement, y compris en dehors du mouvement lesbien? Existe-t-il une impunité ou un devoir de silence pour certains comportements ou pour certaines personnes, lesquelles et pourquoi? Comme le mentionne Mogrovejo au détour d'une réflexion sur l'organisation des rencontres lesbiennes continentales, il est bon de s'interroger sur la manière dont fonctionne la "démocratie" interne des mouvements. Et il est certain que Mogrovejo a profité de son travail pour dire tout haut ce que d'autres pensent tout bas et pour se faire l'écho de voix critiques.

La contribution de Mogrovejo perd-elle pour autant son importance? Bien au contraire. Le mythe de la "neutralité" scientifique a déjà été dénoncé mille fois. A plus forte raison, cette "neutralité" est impossible et n'est probablement pas souhaitable dans le cas de Mogrovejo, militante très impliquée dans le mouvement. D'une manière courageuse, et à contre-courant des tendances dominantes, qui sont celles de l'institutionnalisation et de l'auto-satisfecit, l'auteure donne à voir un mouvement concret, conflictuel, avec ses dimensions personnelles, et n'hésite pas à souligner certains éléments, pour désagréables qu'ils soient pour un certain nombre de lesbiennes en vue. Ce travail est politique, et comme tel il fait partie d'une lutte interne au mouvement pour le pouvoir, d'un exercice permanent de la démocratie et du droit d'énoncer des analyses. Il serait simplement souhaitable que viennent s'adjoindre au travail pionnier de l'auteure une série d'autres analyses, elles aussi nécessairement partielles et partiales, afin d'enrichir la réflexion.

Consciente que le travail de Mogrovejo tardera à être traduit en français, nous avons choisi d'en faire une présentation détaillée, afin d'apporter aux lectrices non-hispanophones une série d'informations et d'éléments de réflexion, dans lesquels elles se reconnaîtront peut-être.

Les organisations pionnières au Mexique (1971-1984)

Mogrovejo présente d'abord les organisations pionnières du "mouvement lesbien-homosexuel" mexicain entre 1971 et 1984 (chapitre 2). Pour elle, une première étape s'étend de 1971 à 1978 : il s'agit du surgissement des premiers groupes. Ensuite, s'ouvre une phase qu'elle baptise "face à la société", qui commence avec la première

manifestation de la Fierté lesbienne et gay de 1979 et se conclut en 1984 par la première rupture profonde avec les organisations à dominante masculine.

Le premier groupe (mixte) mexicain apparaît en 1971 sous le nom de Front de libération homosexuel, dans le cadre d'une "démocratie formelle". Il partage avec son homonyme argentin, apparu la même année en plein coeur d'une dictature⁸, de profondes racines post-68 et s'inscrit clairement dans le mouvement contre-culturel.

Le Front de libération homosexuel (FLH) naît à Mexico, sous la forme d'un groupe d'étudiant-e-s, d'artistes et d'intellectuel-le-s lié-e-s à la faculté de Philosophie et lettres de l'université (UNAM), en soutien à un employé de la chaîne de restaurants *Sears* renvoyé pour présomption de "conduite homosexuelle". Les actions de boycott prévues ne sont jamais réalisées, mais le groupe se transforme en espace de réflexion pour les "gens d'ambiance", comme se nomment discrètement les lesbiennes et les gays. Pour le FLH, la libération homosexuelle est une forme de plus de la libération sociale. Dès 1971, il publie un premier document qui demande :

- que cesse la discrimination légale et sociale contre les homosexuels et les lesbiennes
- une information scientifique dans les écoles
- que l'homosexualité ne soit plus considérée comme une maladie mentale
- que cesse la persécution policière et journalistique
- que cesse la discrimination dans le travail.

Certaines sources mentionnent que le groupe réalise une apparition publique en 1972, sous la forme d'une manifestation contre la guerre du Vietnam, avec une quinzaine de participant-e-s. Le FLH comporte d'abord une majorité d'hommes, puis davantage de lesbiennes s'y impliquent —devant les conflits avec leurs camarades, elles se voient finalement amenées à se réunir à part. Quoiqu'il en soit, la figure publique centrale du groupe est une lesbienne : Nancy Cárdenas. Le groupe se dissout au bout d'un an, ayant formé une première génération de militant-e-s.

En 1973, à la suite d'une campagne "d'action affirmative" lancée par le mouvement gay nord-américain, le programme de télévision le plus regardé du Mexique organise une émission sur le thème de l'homosexualité. Malgré les risques de répression légale⁹, Nancy Cárdenas accepte l'invitation et vient parler du lesbianisme à visage découvert, déclenchant une sorte "d'électrochoc" dans l'opinion publique. Selon Mogrovejo, cette première apparition publique donna une impulsion décisive à l'organisation d'un véritable mouvement.

⁸ L'auteure signale que c'est en Argentine qu'apparaît le tout premier groupe homosexuel du continent, le groupe *Nuestro Mundo* (Notre Monde), en 1969. Voici intégralement ce qu'elle en dit : "*Ses membres, pour la plupart militant-e-s d'organisations de classe moyenne basse, dirigés par un ex-militant communiste victime de ségrégation de la part du parti du fait de son homosexualité, se consacrèrent pendant deux ans à bombarder les rédactions des médias de la ville de bulletins miméographiés qui prônaient la libération homosexuelle.*"

⁹ A l'époque, la loi menace de jusqu'à six ans de prison (sans possibilité de liberté sous caution) toute personne qui "enfreindrait la morale et ferait l'apologie du vice".

En 1974, brièvement, apparaît un groupe de travail thérapeutique, psychocorporel et psycho-social connu comme *Sex Pol*. La pensée de Reich y a une grande influence. Il ne s'agit pas d'un groupe d'action : *Sex Pol* se consacre à l'étude et forme de nombreux-e-s futur-e-s militant-e-s que l'on retrouvera dans d'autres groupes.

L'année 1975 est celle de la première apparition collective des lesbiennes, sous forme d'une déclaration publique —à l'occasion de la Conférence Mondiale de la Femme, qui se tient à Mexico sous l'égide de l'ONU. Tout commence par un "scandale" : Lauria Bewington, au nom de l'Union étudiante australienne, affirme publiquement à la conférence sa fierté d'être lesbienne. La presse mexicaine donne un large écho à l'affaire. Piquées par l'exemple, et pour ne pas laisser dire que le lesbianisme est une "maladie importée" qui n'existe pas dans le pays, des participantes mexicaines lesbiennes à la Conférence se réunissent et présentent publiquement une Déclaration des lesbiennes du Mexique. C'est une première dans l'histoire mexicaine. Cependant, Mogrovejo souligne combien cette apparition historique est *"marquée par la référence au système légal et policier à travers lequel l'homosexualité pouvait être jugée et qui empêchait "l'action organisée ouverte" [...] La loi mexicaine ne fut pas modifiée sur ce point, cependant la réforme politique de 1977 permit une plus grande ouverture pour le développement du féminisme et l'apparition publique d'un mouvement de lesbiennes et d'homosexuels"*. L'auteure souligne d'ailleurs, tout au long de son travail, le poids de la répression sur le développement du mouvement.

Mogrovejo présente ensuite la période 1978-1984, "face à la société". Plusieurs groupes mixtes et lesbiens apparaissent et se consolident, les premières manifestations de la Fierté commencent. Un véritable "contre-discours" se crée, qui annonce sa solidarité avec les autres secteurs sociaux "opprimés", autour de la lutte contre la répression et pour la démocratie. La chercheuse souligne à quel point, dès ses débuts, le mouvement lesbien et homosexuel au Mexique est marqué par une double caractéristique : son discours féministe et sa position socialiste. Un de ses principaux slogans est : "Pour un socialisme sans sexisme". Son analyse de la sexualité est fortement marquée par la pensée trotskiste, alors très influente au Mexique. L'auteure caractérise cette époque par ce qu'elle appelle la volonté de "sortir du placard". Elle précise cependant que cette stratégie trouve son origine conceptuelle dans les pays industrialisés du Nord, dans les milieux urbains et masculins, et qu'elle se prête à différentes interprétations. "Sortir du placard" inclut aussi bien la démarche individuelle de révélation et de construction d'une identité, avec ses profondes implications psychologiques, qu'une démarche collective plus classiquement politique. Selon elle, au Mexique, cette sortie du placard *"répond à la nécessité de prendre position face à un milieu homophobe et signifie réclamer des droits et des libertés"*.

Le premier groupe spécifiquement lesbien, *Lesbos*, apparaît en 1977. Il rassemble principalement des lesbiennes qui militent dans le mouvement féministe et s'y sentent isolées du fait de leur orientation sexuelle. Le groupe se veut *"une organisation politique, [qui s'inscrit] parmi les luttes de tous les secteurs marginaux, contre les système socio-économiques répressifs [capitalistes et socialistes] et pour la construction d'une nouvelle organisation sociale"*. Il commence avec une dizaine de femmes et fonctionne comme une sorte de groupe de prise de conscience. Dans une attitude presque messianique, ses militantes partent à la recherche des "lesbiennes de bar" pour leur amener le message de la libération et lutter pour une identité nouvelle. *Lesbos* est clairement féministe. Cependant, quand le groupe manifeste sa volonté de

participer à la coordination de l'époque, la *Coalición de mujeres*, la lesbophobie du mouvement (hétéro)féministe¹⁰ éclate sous forme d'un refus outré d'une partie des groupes.

Mogrovejo souligne combien Lesbos est marqué, comme beaucoup de groupes lesbiens dont elle retrace l'histoire, par la personnalité de ses leaders. *"Le commencement de la première organisation lesbienne au Mexique est due en grande partie à l'influence que deux de ses fondatrices reçurent d'Europe au début des années 70, où elles connurent et partagèrent les expériences de groupes féministes et lesbiens. A son retour, Yan María C., une des figures les plus controversées dans l'histoire du mouvement lesbien mexicain, rejoignit la Coalición nacional de mujeres [...], expérience à l'occasion de laquelle elle réaffirma sa nécessité de commencer une lutte propre, qui reflète les intérêts de son secteur."* Yan María —que l'on retrouve par la suite à l'origine de nombreux groupes— possède une expérience syndicale et partisane, Luz María, ésotérique. Le mélange est détonnant. Comme l'affirme une des fondatrices de Lesbos : *"le groupe se définissait comme socialiste même si en réalité il n'y avait aucune conscience socialiste"*. Il se divise rapidement sur la question de savoir s'il doit travailler de manière fermée autour de la prise de conscience, ou bien apparaître publiquement. Le 26 juillet 1978, les journaux rapportent de manière sensationnaliste qu'un groupe homosexuel a participé à une manifestation de solidarité avec Cuba. Après un conflit à propos de l'opportunité d'apparaître elles aussi dans les rues, quatre des quinze membres de *Lesbos* —dont Yan María— quittent le groupe pour fonder *Oikabeth*.

Le groupe par qui le scandale public est arrivé (la présence dans la manifestation de soutien à Cuba) est mixte et il s'appelle le FHAR (*Frente homosexual de accion revolucionario*, Front homosexuel d'action révolutionnaire). Apparue en 1978, il place au centre de ses préoccupations la conscience de classe. Il regroupe surtout des hommes, souvent issus du FLH et de Sex-Pol. Intéressé par la citoyenneté et la participation politique, il construit une nouvelle visibilité, orgueilleuse, qui souhaite "récupérer" les "marginaux" : travestis, transsexuels et les *mayates, chacales* "prolétaires". Les femmes, minoritaires, apparaissent dans le premier bulletin de septembre 1979 en annonçant la formation d'un journal, *Amazonas*, mais le projet n'a pas de suite. Cependant, les lesbiennes du FHAR participent à la Ière Rencontre de lesbiennes et féministes de Cuernavaca en décembre 1978, en présentant un document contre l'hétérosexualité obligatoire.

L'autre groupe mixte de la période, le Groupe Lambda de libération homosexuelle, fonctionne de 1978 à 1984. Son symbole est le triangle rose et il souhaite lutter de manière générale contre toute oppression et répression en fonction de l'identité sexuelle. Clairement féministe et socialiste, le groupe est marqué par une forte présence de militant-e-s trotskistes du PRT (Parti révolutionnaire des travailleurs). Très nombreuses en son sein, les lesbiennes sont organisées en Comité de lutte féministe. Selon Mogrovejo, sa direction est moins concentrée et moins personnalisée que dans la plupart des autres groupes, ce qui contribuerait à expliquer sa relative longévité. Parmi

¹⁰ Pour Mogrovejo : *"Une hétéroféministe est une militante du mouvement féministe qui a une pratique politique et sexuelle hétérosexuelle. [...] Certaines lesbiennes féministes qui ont préféré maintenir leur lesbianisme secret, ont joué un rôle d'appui à la vision hétérosexuelle du fait de leur peur de se voir désignées comme lesbiennes."*

les raisons de l'usure de *Lambda*, la chercheuse avance la division entre travail intellectuel et manuel, la séparation de couples et l'activisme politico-électoraliste des militant-e-s du PRT¹¹. Longtemps cantonné chez des particulièr-e-s, le groupe obtient finalement un local par le biais d'une sympathisante du PRT, où il organise un "jeudi de femmes" avec *Oikabeth*, mais le projet est trop lourd à porter et l'intégration des "jeunes" ne se fait pas de manière satisfaisante. La crise économique achève d'épuiser le groupe et le local ferme en 1984.

Pour finir ce portrait des groupes qui marquent la période, il faut mentionner *Oikabeth* (Ollin Iskan Katuntat Bebeth Thot, ce qui en Maya signifie Mouvement de femmes guerrières qui ouvrent le chemin et le parsèment de fleurs), dont l'existence s'étend de 1978 à 1984. Groupe lesbien, séparatiste, réunissant la politique et le mysticisme dans un style particulièrement *sui generis*, il constitue un véritable mythe dans l'histoire du mouvement mexicain. *Oikabeth* veut "*former des amazones qui transformeront le monde*" et annonce dans sa déclaration : "*Nous affirmons notre solidarité avec les majorités opprimées et avec les groupes marginaux, parce que faisant partie de la classe travailleuse, nous luttons contre un ennemi commun : LE CAPITAL, qui se manifeste comme pouvoir bourgeois, pouvoir masculin et pouvoir hétérosexuel.*"

Pendant ses quatre premiers mois d'existence, *Oikabeth* fonctionne comme "groupe lesbien" du FHAR, avant de s'en séparer. Les effectifs du groupe augmentent rapidement, pour monter jusqu'à une soixantaine de lesbiennes, dont beaucoup de ces "voyageuses" qui abondent à l'époque et (re)viennent des États-Unis et d'Europe. Les réunions sont quotidiennes, les lesbiennes se dépensent sans compter : elles couvrent la ville de graffitis, se manifestent dans la rue à toutes les occasions et diffusent des tracts sur les marchés dès l'aube. Sans aucun financement extérieur, elles publient et distribuent ainsi deux manifestes à sept mille exemplaires chacun —sur papier vert, car dans leur perspective le symbolisme est essentiel. Dans sa première phase, le groupe possède une forte composante mystique qui inclut divers rites et des sessions de préparations énergétiques. Le groupe organise des rituels d'initiation et pose des conditions à la participation, notamment lire une bibliographie de base¹². On retrouve là l'influence de Yan María, toujours à la recherche de sérieux. Une division s'établit d'ailleurs entre les *Oikabeth* et les "pré-*Oikabeth*" (non encore pleinement intégrées), suivie d'un virulent conflit. Certaines lesbiennes souhaitent de la rigueur et une réglementation solide. D'autres, contestataires, n'aiment ni l'orientation supposément socialiste, ni surtout les règles strictes (boire et fumer de la marijuana est considéré comme déviant, tout comme la "drague" : "il y a des bars pour ça"). Mogrovejo souligne qu'il s'agit aussi d'un conflit générationnel et d'une lutte pour le pouvoir. Parallèlement aux conflits personnels, la crise économique, en particulier à partir de 1982, réduit drastiquement la disponibilité et le nombre de militantes, qui passe de soixante à une douzaine —bien qu'arrivent en renfort des transfuges du FHAR, qui disparaît cette même année. Après bien des déchirements, une "nouvelle génération", dont les préoccupations sont autant sociales que politiques, se regroupe autour de

¹¹ Pour les présidentielles de 1982, *Lambda* et *Oikabeth* s'associent en Comité de lesbiennes et d'homosexuels en appui à la candidature de Rosario Ibarra, candidate du PRT.

¹² *L'origine de la famille* d'Engels, *Le deuxième sexe*, de Beauvoir, *Politique sexuelle* de Millet, *La réponse sexuelle humaine* de Masters et Johnson, *Le capital*, de Marx

Comunidad creativa (Communauté créative) et de Patria Jiménez¹³. Cette tendance, qualifiée par ses opposantes d'"anarcho-festive", continue le travail d'Oikabeth. Pendant ce temps, Luz Maria part à Veracruz avec *Fortaleza de la luna* (Force de la lune, qu'on évoquera plus bas), tandis que Yan María, toujours désireuse de former un contingent solide de "guerrières cosmiques", quitte le groupe pour créer *Lesbianas socialistas* (Lesbiennes socialistes), un groupe éphémère et de taille réduite qui deviendra ensuite le Séminaire marxiste-léniniste de lesbiennes féministes. A ce jour, on ne sait pas exactement pourquoi *Oikabeth* a cessé ses activités. Il reste une référence importante pour les nombreuses lesbiennes qui y sont passées, lieu d'initiation, d'enthousiasme et de rencontre¹⁴.

Relations avec les mouvements homosexuel et féministe

Après avoir tracé cette galerie de portraits des groupes de la première vague du mouvement, Mogrovejo s'attaque à la réflexion sur les rapports et les conflits du mouvement lesbien avec d'un côté le mouvement homosexuel mixte, de l'autre, le mouvement féministe (chapitre 3). Selon elle, la période de la fin des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt marque le début d'un "*désenchantement face à l'égalité et de l'apparition d'inévitables différences*". C'est l'époque où le féminisme différentialiste se développe : les lesbiennes se sentent de plus en plus "autres" et désireuses d'autonomie.

L'alliance concrète des lesbiennes et des gays commence en 1978, à l'issue de la première apparition lesbienne-homosexuelle dans la manifestation de soutien à Cuba. Le travail s'intensifie avec la parution de nombreux bulletins : *FHAR Informa*, *Politica sexual-Cuadernos del FHAR*, *Nuestro Cuerpo*, *Nuevo ambiente*, et surtout la publication lesbienne *Circulo 11*. La première manifestation de la Fierté lesbienne et gay a lieu dès l'année suivante, en 1979.

L'année 1980, que Mogrovejo considère comme l'une des plus glorieuses du mouvement, est marquée par la lutte contre la répression. Le travail se développe autour de deux axes : le cas Mariel (il s'agit de dénoncer la répression contre les homosexuels cubains tout en soutenant la Révolution) et l'organisation de la deuxième manifestation de la Fierté lesbienne et gay. Cette deuxième manifestation, festive et combative, remporte un succès considérable avec pour slogan "Ni malades ni criminel-le-s, simplement homosexuel-le-s" et comme thème principal "se montrer au grand jour" (*dar la cara*). Entre 5.000 et 7.000 personnes défilent contre la répression policière, pour les droits du travail et contre l'homophobie des médias, avec l'appui de plusieurs partis de gauche¹⁵, de groupes féministes, de comités de familles et de plusieurs délégations de province. Le mouvement réalise également plusieurs manifestations contre la répression devant diverses ambassades, un rassemblement contre les brimades

¹³ Éluée députée pour le Parti révolutionnaire démocratique (PRD, centre-gauche) en 1997, à l'issue d'une démarche contestée par une partie du mouvement lesbien qui, si elle lui reconnaît une légitimité féministe, ne la reconnaît nullement comme représentante lesbienne.

¹⁴ *Oikabeth* a notamment permis l'apparition d'un groupe musical exclusivement lesbien : *Surco* (sillon)

¹⁵ PRT (trotskiste), PCM (Parti communiste mexicain) et POS.

policières devant les bureaux du chef de la police, et va même porter affirmer ses positions au congrès de sexologie et d'anti-psychiatrie, ainsi que dans divers espaces universitaires. Même une partie de la gauche, jusqu'alors très lesbophobe et homophobe, s'adoucit devant le succès. L'année 1981, où est lancé le boycott des restaurants VIPS (qui interdisaient l'entrée aux homosexuels), constitue en revanche selon l'auteure le début du déclin. A la suite de la croissance rapide des bases potentielles du mouvement, une crise larvée commence.

L'année 1982 est marquée par la crise économique et l'affaiblissement de l'ensemble des mouvements sociaux. Elle voit l'irruption de la problématique électorale dans le mouvement, autour de l'appui à la candidature présidentielle de Rosario Ibarra¹⁶ et, pour la première fois, de sept candidatures gays à la députation fédérale. La quatrième Fierté est massive. On y défile contre le machisme national (!!!), la marginalisation sociale, la "délinquance policière" et le harcèlement sexuel dans les lieux publics et les lieux de travail. La manifestation réclame aussi une éducation sexuelle non sexiste, le respect des médias et la non-discrimination à l'emploi et au logement. Enfin, les participant-e-s exigent une enquête sur l'assassinat de deux homosexuels à Colima. Des cortèges de province —Puebla, Guadalajara et Colima— se joignent à la manifestation, ainsi que des organisations chrétiennes¹⁷.

Une première rupture entre les lesbiennes et les gays advient lors de la cinquième Fierté, en 1983. Un débat agite le mouvement : les survivant-e-s du FHAR (mixte et dominé par les homosexuels) pensent précisément qu'on ne peut plus parler de l'existence d'un mouvement, *Lambda* et *Oikabeth* (plus proches du féminisme) ne sont pas du même avis. Le jour J, la manifestation se sépare en deux : une partie des groupes défilent pour les droits civils et politiques¹⁸. L'autre, travestis en tête, réalise une manifestation politico-carnavalesque qui s'achève en rassemblement contre la violence anti-travestis et les razzias policières¹⁹.

Le sens de la division se fait plus précis l'année suivante, en 1984, quand éclate à l'occasion de la Fierté le phallocentrisme et la misogynie du mouvement gay. Le nouveau gouvernement de De la Madrid s'est lancé dans une croisade moralisatrice, la presse ne s'intéresse plus guère au mouvement : pour frapper les esprits, *Oikabeth* et *Lambda* proposent une marche endeuillée autour d'un cercueil symbolisant la répression²⁰. Pendant la manifestation, un autre groupe où dominant les gays, les travestis et les punks, revendique haut et fort la marginalité en général et défile avec

¹⁶ Appuyée, comme on l'a dit plus haut, par les groupes *Lambda* et *Oikabeth*.

¹⁷ *Grupo fidelidad* et *Fraternidad universal de Iglesias de la comunidad metropolitana* : Groupe fidélité et Fraternité universelle des Églises de la communauté métropolitaine

¹⁸ *Lambda*, *Oikabeth*, *Grupo orgullo homosexual de Guadalajara* (GHO, groupe fierté homosexuelle de Guadalajara), *Fidelidad* (Fidélité), d'autres groupes de province et l'Institut mexicain de sexologie

¹⁹ Il s'agit surtout des organisations de travestis et des membres de la Red LHOCA (Réseau de Lesbiennes, homosexuels, et collectifs autonomes, où l'on trouve surtout des anciens du FHAR).

²⁰ Participent également à ce cortège les groupes *Comunidad Gay*, *Fidelidad*, *Horus*, *Nueva B de México*, *Unificación* et *Iglesia de la Comunidad metropolitana*.

d'immenses phallus en plastique²¹. Le *Colectivo Sol*, depuis le deuxième cortège, distribue un tract intitulé "euthanasie du mouvement lilas" qui affirme que le mouvement est "édenté" : il a été intégré, démobilisé, il faut l'enterrer puisqu'il n'existe plus. La tension monte tant et si bien qu'à l'issue de la manifestation, le deuxième groupe appelle à boycotter le meeting prévu par l'aile qualifiée de "réformiste". Une bousculade confuse s'en suit. Mogrovejo souligne cependant que cette échauffourée correspond surtout à une polémique entre hommes : "*en plus des polémiques sur la construction du sujet historique (lumpen ou politique), dont les lesbiennes étaient absentes, et des rivalités entre les dirigeants-vedettes, flottait dans l'air un malaise devant l'importante présence de femmes dans le mouvement lesbien-homosexuel, en particulier dans le groupe Lambda. Selon certaines militantes, cela dérangeait beaucoup le FHAR, qui montrait sa misogynie en accusant ses adversaires d'être influencé-e-s ou dirigé-e-s par des femmes. Dans ce contexte, pour les femmes, la manifestation eut un contenu symbolique central : la présence des phallus fut interprétée comme une agression directe envers les lesbiennes*". De fait, la Fierté de 1986 marque une profonde rupture des lesbiennes avec le mouvement gay²².

Avec le mouvement féministe, les rapports ne sont pas non plus exempts de contradictions, même si Mogrovejo souligne un certain nombre d'épisodes positifs. D'abord, elle rappelle que c'est à l'occasion du Forum de la Femme organisé par l'ONU en 1975 qu'a lieu une première rencontre, informelle mais extrêmement enrichissante, entre un groupe de lesbiennes mexicaines et un ensemble de lesbiennes étrangères. Nancy Cárdenas, instigatrice de la rencontre, commente à ce propos : "*il faut remercier don Luis Echeverría [le président de l'époque] de nous avoir amené de si loin toutes ces lesbiennes pour qu'elles illuminent nos vies*".

Quand en 1978 s'articule un premier front féministe, le FNALIDM²³, *Oikabeth* s'y intègre, ainsi que des lesbiennes du FHAR et de *Lambda*. Malgré leur adhésion inconditionnelle aux deux revendications féministes centrales —la maternité volontaire et l'avortement, la lutte contre la violence— elles doivent affronter des réactions lesbophobes, dont le départ de certains groupes comme l'Union de femmes du Parti communiste mexicain (UNM). Les lesbiennes soutiennent cependant ce Front jusqu'à sa disparition par épuisement, en 1982, puis elles appuient les différentes coordinations féministes —non sans débats internes.

Certaines lesbiennes ébauchent parallèlement une stratégie de rapprochement plus concrète avec une partie du mouvement féministe. Une première rencontre informelle entre lesbiennes et (hétéro)féministes a lieu en 1978 dans la maison de Nancy Cárdenas à Cuernavaca, puis une deuxième l'année suivante au même endroit. La plupart des féministes hétérosexuelles qui y participent, plutôt jeunes, sont issues du GAMU (*Grupo autónomo de mujeres universitarias*, Groupe autonome de femmes universitaires). Pour la troisième rencontre, baptisée "retraite" (*encerrona*), c'est au tour

²¹ Il s'agit principalement de la Red LHOCA, du *Colectivo Sol*, du groupe *Mariposas negras*, de la revue *La guillotina*, d'un groupe de travestis et d'un groupe de punks.

²² Au cours des années suivantes, les manifestations de la Fierté continuent, organisées par d'autres collectifs, surtout autour du SIDA et des services (avec le développement de nombreuses ONGs).

²³ Frente nacional de lucha para la liberación y los derechos de las mujeres, Front national de lutte pour la libération et les droits des femmes.

du GAMU de jouer les amphitryonnes. Le rapprochement est confiant, constructif. Certaines féministes lesbiennes en profitent pour sortir du placard, tandis que certaines féministes hétérosexuelles "*commencent à s'interroger sur leur préférence sexuelle*". Surtout, les femmes du GAMU se chargent ensuite de faire passer une partie des réflexions lesbiennes dans le mouvement féministe.

D'une manière générale, la période correspond à la progressive définition d'une identité lesbienne, personnelle et politique/collective, délimitée d'un côté par la frontière avec le mouvement homosexuel et de l'autre par celle avec l'hétéro-féminisme. Dans cette dynamique d'élaboration du lesbianisme, s'inscrivent aussi les activités culturelles —comme les "jeudis de femmes" organisées par *Oikabeth* dans le local de *Lambda*, qui permettent le développement des rencontres et de la créativité lesbiennes. Comme ailleurs dans le monde, le débat s'ouvre : que signifie être lesbienne? S'agit-il "simplement" d'une option amoureuse et sexuelle alternative à l'hétérosexualité? Ou bien plus profondément d'un choix politique? Ou encore d'une identité spécifique, qu'il faudrait préciser? Chacune de ces positions, avec leurs lignes politiques afférentes, ont leurs défenseuses au Mexique. Sans que cela provoque, semble-t-il, des déchirements semblables à ce que l'on a pu connaître en France par exemple. Peut-être parce que les différences sont moins tranchées. Mogrovejo, d'ailleurs, paraît mêler toutes ces perspectives en une seule remise en cause : "*dans l'expérience concrète que nous analysons, la possibilité d'assumer le lesbianisme comme une proposition politique choisie, comme une option et comme quelque chose qui transgresse les piliers de l'hétérosexualité, est devenue un courant idéologique qui pose d'intéressantes questions à la domination hétérosexuelle*".

La construction de l'autonomie

Mogrovejo poursuit son exposition en évoquant ce qu'elle appelle la construction de l'autonomie (chapitre 4). Ici, la période historique, moins précisément délimitée, cesse d'être le fil conducteur : l'auteure présente un par un les principaux groupes qui se forment au fil des années quatre-vingt.

L'auteure décrit d'abord une expérience particulièrement intéressante, bien qu'elle ait tourné court : celle de la Commune de lesbiennes de l'État de Morelos, apparue en 1980. Comme *Oikabeth*, il s'agit d'un groupe nettement séparatiste, qui commence avec une douzaine de lesbiennes et en accueille de manière permanente jusqu'à soixante dans ses meilleurs jours. L'initiatrice, Martha, raconte : "*J'avais un grand groupe d'amies. J'ai pris un travail dans une instance du gouvernement de l'État et un jour j'ai présenté à ma cheffe un projet pour faire une commune. Ma cheffe, qui était aussi "de l'ambiance", mais dans le placard à cause du travail, nous a prêté une maison en construction et un terrain*". Selon Mogrovejo, l'initiatrice du projet a été fortement marquée par l'influence idéologique de Yan María. Celle-ci évoque, avec tendresse, les membres de la commune : "*des lesbiennes à la peau foncée, maigrelettes, petites, d'extraction populaire*". La Commune montre la détermination et la capacité de travail collective de ces lesbiennes : en commission, elles lavent le linge les unes des autres, celles qui ont un salaire le partagent, et ensemble elles produisent tout ce qu'elles consomment en travaillant la terre. Elles montent une petite bibliothèque, ouvrent une cafétéria le samedi, organisent des fêtes où participent jusqu'à 400 femmes. Elles montent également des "cours d'idéologie", de karaté et d'autodéfense. Contrairement à

la plupart des autres groupes, cette tentative particulièrement prometteuse disparaît non pas pour cause de divergences internes, mais du fait de menaces extérieures. L'Évêque, qui habitait juste en face "*nous dénonça parce que nous faisons du karaté, de l'autodéfense, ils pensaient que nous étions un groupe de guérilla*". C'est l'époque où le gouvernement agite la menace des guérillas centraméricaines. Informées qu'elles sont peut-être sous le coup de mandats d'arrêt, isolées du reste du mouvement lesbien et féministe urbain, les membres de la Commune préfèrent disparaître sans laisser de trace. En 48 heures, elles ont démonté toutes les installations et fait place nette. La police les cherchait-elle réellement? Certaines participaient vigoureusement aux mouvements paysan et populaire. Toujours est-il que, selon Mogrovejo "*la peur qu'elles montrèrent de tomber aux mains de la police ou de la justice catholique du village exprime l'existence d'une homophobie et d'une lesbophobie très élevées : le fait de la persécution a lieu et elle est vécue de chaque côté, persécuteur/persécuté-e. [...] Dans ce sens, je considère que la Commune a disparu de la scène lesbienne du fait de la répression politique directe.*"

Sans mentionner sa date de fondation, Mogrovejo évoque ensuite le *Séminaire marxiste-léniniste de lesbiennes féministes*, apparu à l'initiative notamment de Yan María et qui se situe dans le prolongement direct de la ligne autonome de *Lesbos*, *Oikabeth* et *Lesbiennes socialistes*. Initialement conçu comme un groupe d'étude destiné à produire des bases théoriques solides pour le mouvement, il se donne ensuite l'ambitieux objectif d'intervenir de manière holiste dans la dynamique politique. Mais son développement naturel est interrompu par le tremblement de terre du 19 septembre 1985. La fondatrice et âme du Séminaire, Yan María, y voit l'opportunité de concrétiser les objectifs du groupe en aidant à la formation du Syndicat national des couturières du 19 septembre²⁴. Las, l'hégémonie politique leur échappe. Se recentrant sur lui-même, le groupe affronte alors le thème de la bisexualité et se déchire au cours de débats complexes pendant lesquels Yan María "*analysait la bisexualité dans une optique lesbocentrique et de classe, l'assimilant à la classe moyenne*", et comme souligne Mogrovejo, "*il fallait la combattre, même si cela signifiait combattre son propre groupe, sa propre production, ses propres filles*". Le groupe, pratiquement réduit à un couple, continue à faire acte de présence jusque vers 1990 à la *Coordinadora Nacional de Lesbianas* (Coordination nationale de lesbiennes), puis il se dissout avec la séparation du couple.

La période est également marquée par un groupe qui, bien que non spécifiquement lesbien, joue un rôle fondamental dans l'apparition d'une culture lesbienne nouvelle : il s'agit du groupe *Cuarto creciente* (Lune montante), créé en 1983 à Mexico. Il surgit comme un espace culturel alternatif féministe pour femmes, qui souhaite à nouveau inclure dans la militance politique la dimension ésotérique, de l'écologie et de la spiritualité —les femmes y invoquent la déesse Coyolxauhqui au début des fêtes et observent attentivement les phases de la lune. Une de ses fondatrices et principales pilières est Virginia Sánchez Navarro, fille d'une famille d'artistes connus et qui revenait alors de France, où elle avait milité avec un groupe de féministes latino-américaines exilées. A partir de 85, après le tremblement de terre, *Cuarto* commence un

²⁴ Les couturières, sans travail puisque les usines s'étaient effondrées, réclamèrent d'abord leurs salaires en retard, puis des indemnités, avant de créer le syndicat des couturières le 19 septembre. Ce syndicat, particulièrement combatif, constitue tout un symbole aussi bien pour le mouvement populaire que pour le mouvement féministe.

travail politique avec le quartier, en particulier avec les vendeuses ambulantes et les voisines. C'est l'époque où la société civile s'articule, l'enthousiasme est partagé et les liens deviennent de plus en plus étroits : *"un phénomène intéressant se produit dans le groupe : le rapprochement de dirigeantes du MUP (Mouvement urbain populaire), leur intégration dans le groupe puis leur transformation en lesbiennes (alesbianamiento)"*.

A certains moments, la vie dans les lieux prend un caractère communautaire. Virginia y habite avec d'autres membres du projet, puis d'autres femmes louent l'appartement situé au-dessus du local, le baptisant "pleine lune" pour symboliser la complétude du cycle. A cette époque, les habitantes *"découvrent qu'elles menstruent toutes en même temps"*. Mais des tensions s'accumulent : Virginia est initiatrice du projet, elle vit sur place. Selon certaines, ces éléments ajoutés à son origine de classe en font la "propriétaire" de *Cuarto*. Mogrovejo souligne également que les relations amoureuses qui se tissent et se défont aiguïssent les conflits de pouvoir. Le groupe tente d'abord de résoudre les difficultés et d'avancer dans l'auto-conscience par de longues discussions et des thérapies bioénergétiques. Mais *Cuarto* est déjà usé par quatre ans de travail. Après la participation de Virginia à plusieurs émissions télévisées et du fait de son implication croissante aux côtés du Mouvement urbain populaire, *Cuarto* commence à recevoir des menaces téléphoniques. La tension monte. Pour couronner le tout, dans le cadre de la spéculation immobilière sur le centre historique de Mexico, le propriétaire veut récupérer les locaux. Il existe alors un fort mouvement populaire contre les expulsions. A l'heure de résister face à la police, Virginia constate que les féministes "célèbres" brillent par leur absence et que seules sont là les femmes de la Coordination de femmes urbaines et populaires (CONAMUP). Épuisée, Virginia décide de fermer *Cuarto* et leur offre de garder ce local qu'elles sont prêtes à défendre. Une page se referme : *"après l'expérience de Cuarto, qui était l'un des groupes les plus radicaux dans ses propositions et dans ses pratiques, beaucoup de ses membres ne participèrent plus à d'autres expériences militantes"*.

Mogrovejo mentionne rapidement une tentative plus individuelle, celle d'*Oasis*, espace pour femmes lesbien radical et séparatiste, situé à deux pas de Mexico dans le village de Tepoztlán. *Oasis* offre un petit centre de documentation, organise des fêtes et propose un hébergement temporaire à celles qui le désirent. *Oasis* repose pratiquement sur l'effort d'une seule personne, une Hollandaise du nom de Safuega, qui s'acquitte ainsi de ce qu'elle considère comme sa "mission sacrée". Au bout de six ans, lasse du harcèlement des voisin-e-s, Safuega déménage *Oasis* dans la ville étudiante de Guadalajara où elle s'installe un temps avec le groupe *Patlatonalli*, au début des années 90. Finalement, Safuega quitte le pays sans avoir réussi à trouver de remplaçante : une partie de ses archives se perd tandis que l'autre atterrit au tout nouveau Centre de documentation et Archives historiques lesbiennes Nancy Cárdenas, à Mexico.

En province, dans cette même ville de Guadalajara, particulièrement conservatrice et catholique, apparaît en 1986 un des groupes les plus durables du mouvement —et aussi celui qui s'est donné les structures les plus officielles : le groupe *Patlatonalli*, AC. Il tire son nom du Nahuatl, où *patlachulla* signifie "femme qui masturbe une autre femme" et *tonalli*, "énergie, destin". Ici encore, les relations amoureuses jouent un grand rôle : *Patlatonalli* apparaît notamment à la suite de l'arrivée en ville, par amour, d'une ex-militante de *Lambda* de Mexico. Il s'agit d'un groupe lesbien et pluriel qui réalise des ateliers, des discussions et des fêtes, et publie une revue. Le groupe ouvre parfois ses activités aux deux sexes et devient rapidement une

référence incontournable pour tout ce qui concerne les questions lesbiennes, féministes, de sexualité et de SIDA, y compris auprès des pouvoirs publics. *Patlatonalli* travaille avec des financements ponctuels, de faibles montants. Le noyau dur comprend entre 8 et 30 lesbiennes. *Patlatonalli* a notamment à son actif l'organisation très réussie de la Ière rencontre lesbienne-féministe mexicaine, en 1986. Les *Patlas* s'impliquent aussi avec succès dans l'organisation de la XIII rencontre d'ILGA (Association lesbienne et gay internationale). Record de longévité, les *Patlas* fêtent aujourd'hui leurs 14 ans.

Le groupe *Madres*, ou GRUMALE (*Grupo de madres lesbianas*, Groupe de mères lesbiennes) commence lui aussi en 1986, à l'initiative de Nancy Cárdenas, puis de Lourdes Pérez : Mogrovejo rapporte que l'intérêt pour ce thème vint à la première quand celle-ci commença une relation avec une mère de famille. Les réunions ont lieu chez les unes ou les autres, et souvent elles comptent plus d'une trentaine de participantes. *Madres* commence essentiellement comme un groupe d'auto-appui où chacune apporte le récit de son histoire personnelle. Les thèmes centraux sont la peur du rejet de la part des enfants, la relation avec la compagne non-mère et les conflits avec les pères. Cependant, la dynamique des témoignages devient rapidement répétitive et monotone, d'autant qu'arrivent sans cesse de nouvelles femmes. L'absence de méthodologie adaptée devient un obstacle, d'autant que le groupe est également très pluri-classiste, avec la richesse et les difficultés que cela implique. Enfin, la question du pouvoir n'est jamais abordée directement et il n'y a pas de direction formelle. Le groupe se fracture sur des questions de classes et après la tourmente de la Ière rencontre lesbienne-féministe latino-américaine et des Caraïbes. Deux couples maintiennent alors *Madres* en intégrant la Coordination nationale lesbienne et en réorientant le groupe vers des ateliers pour mères lesbiennes. Cette étape permet une avancée théorique : les participantes établissent une différence conceptuelle entre ce qu'elles nomment la "maternité circonstancielle" et la "maternité rationnelle". Elles entreprennent également un dialogue avec certains pères gays. Le groupe demeure cependant fermé, même si il prête son local pour d'autres activités et organise des ateliers vers l'extérieur. *Grumale* prend fin à la suite de difficultés amoureuses. Cependant, en 1996, le Centre de documentation et Archives historiques lesbiennes Nancy Cárdenas et *Fortaleza de la luna* organisent une Première rencontre nationale de mères lesbiennes, d'où naît un *Grumale II*, qui continue par la suite à faire des rencontres dites "nationales". Mais à la vérité, bien que de très nombreuses lesbiennes soient concernées, le travail de *Grumale II* ne parvient pas à dépasser une audience réduite autour de la capitale.

Du groupe *Fortaleza de la luna* (Force ou forteresse de la lune), on ne sait pas grand-chose. Il apparaît à Xalapa, où est partie s'installer Luz María, ancienne intégrante de *Lesbos* puis d'*Oikabeth*. Il s'agit semble-t-il d'un projet de commune rurale pour lesbiennes âgées.

Le groupe MULA (*Mujeres urgidas de un lesbianismo auténtico*, Femmes désirant un lesbianisme authentique) apparaît pour sa part plus ou moins au moment de la disparition de *Lambda*. Lourdes Pérez en est une des fondatrices. Il repose sur huit femmes qui se sont connues en recevant une formation à l'organisation d'ateliers sur la sexualité. D'emblée fermé, le groupe se consacre avec élan à la production de matériel pédagogique et à l'organisation d'ateliers sur le thème de la sexualité. MULA travaille tout particulièrement l'homophobie internalisée. Mais le groupe est composé presque exclusivement de couples et ne parvient pas à résister aux conflits de pouvoir qui

apparaissent lors de la préparation de la 1ère rencontre lesbienne féministe latino-américaine et des Caraïbes.

Enfin, il faut parler d'un groupe de la génération plus récente : le *Closet de Sor Juana* (le placard de Soeur Juana²⁵). Certaines anciennes dirigeantes lesbiennes qui se rendent aux conférences féministes internationales y trouvent des financements pour un projet éditorial. Celui-ci ne voit jamais le jour, en revanche, à partir du 8 mars 1992 se met en place un espace culturel et politique, un soir par semaine, dans un restaurant prêté pour l'occasion. Devant le succès (en six mois passent plus d'une centaine de femmes) et la possibilité de générer assez d'argent pour pouvoir louer un local, le projet se concrétise. La fondation féministe hollandaise *Mama Cash* apporte une contribution, ainsi que *Global fund* et *Sedesol*, permettant de salarier une permanente qui répond au téléphone. Actuellement, il s'agit d'un collectif fermé doté de huit coordinatrices, qui organise des ateliers et participe à différents programmes dans les médias. Une de ses fondatrices n'est autre que Patria Jiménez, ancienne militante d'*Oikabeth* et actuellement députée.

Après une première phase du mouvement, de 1978 à 1984, qui repose essentiellement sur trois groupes, apparaît finalement une coordination plus large, La Coordination nationale lesbienne (CNL, 1987-1990), qui rassemble jusqu'à treize groupes, d'importance inégale²⁶. Apparaissent ensuite dans la période plus récente une série de groupes aux intérêts plus spécifiques : vidéo, arts plastiques, sexualité, droits de la personne et zapatisme entre autres²⁷. Mogrovejo fait enfin mention de l'association qu'elle a elle-même fondée en 1995, au cours de son travail de recherche : le Centre de documentation et Archives historiques lesbiennes Nancy Cárdenas. La nécessité de créer des archives avait été signalée lors de la IVème rencontre lesbienne nationale. Le soudain décès de Nancy Cárdenas à la suite d'un cancer du sein, en 1993, mettant en évidence la dramatique facilité avec laquelle le mouvement peut perdre sa mémoire, brusque les choses. Mogrovejo lance un appel, réunit des archives diverses et hérite

²⁵ D'une grande intelligence et d'une beauté remarquable, mais sans ressources, Juana Inez de la Cruz prend le voile à quinze ans dans l'espoir de pouvoir continuer à étudier, au XVIème siècle. Elle fait de sa cellule monacale la plus importante bibliothèque de la Nouvelle Espagne (Mexique). Philosophe remarquable, elle dénonce l'obscurantisme masculin. Poétesse ardente, ses vers sont inspirés par l'amour de la vice-reine de la Nouvelle Espagne. Elle étudie également l'astronomie et porte au plus haut niveau ses réflexions théologiques. Ayant osé contredire et ridiculiser les autorités ecclésiastiques, elle est sanctionnée et poussée à abandonner toute vie intellectuelle. Elle meurt peu après en soignant les malades d'une épidémie de choléra.

²⁶ En plus de ceux qui ont été déjà nommés, Mogrovejo signale la participation des groupes suivants: Grupo lesbico de San Luis Potosí (86, fondamentalement une personne), Colectivo gestación (87, surgit pour la 1ère Rencontre lesbienne féministe latino-américaine et des Caraïbes, trois personnes), Grupo lesbico de Querétaro (86, un couple), Grupo lesbico de Tijuana, Grupo lesbico Zainya, Grupo Ser Humano (90), Grupo Lilas.

²⁷ Telemanitas (91, autour de la vidéo), Taller de sexualidad de los martes (Tasexma), Himen (94, qui élabore la revue *Lezvoz*), Las amantes de la luna, supplément de la revue gay *Del otro lado*, Grumale II (1996), Musas de metal (95, qui réalise un programme de radio pendant deux ans), Nocturna-les (97, jeunes poétesse), Coyolxauhqui (97, lesbiennes plasticiennes), Pro-derechos humanos de las mujeres lesbianas (96), Lesbianas zapatistas (97).

d'une partie de la documentation d'*Oasis* lors de la disparition du groupe. Puis le projet prend son autonomie et fonde une maison d'édition, qui a déjà deux livres à son actif.

Les rencontres féministes et la première rencontre lesbienne continentale

Après ce panorama des groupes lesbiens mexicains, Mogrovejo aborde plus globalement le mouvement lesbien féministe autonome latino-américain et des Caraïbes, à travers l'histoire des rencontres qu'il organise, et tout d'abord des rencontres qui ont eu lieu au Mexique (chapitre 5). Elle évoque d'abord le processus de prise d'autonomie du mouvement lesbien par rapport au féminisme, lisible à la fois dans l'organisation de rencontres spécifiques et dans le développement d'une théorie propre, "*une théorie radicale de l'oppression sexuelle qui enrichit le féminisme*". Elle montre ensuite comment le mouvement lesbien de la région s'est orienté —comme le mouvement féministe— vers une très nette institutionnalisation.

Mogrovejo fait d'abord un rapide historique des rencontres féministes latino-américaines et des Caraïbes. La première a lieu en 1981, en Colombie. La question lesbienne apparaît certes et suscite l'intérêt, mais il ne s'agit alors que d'un sous-thème d'un atelier sur la sexualité et la vie quotidienne, où le lesbianisme est discuté en même temps que le viol. Dès la IIème rencontre féministe, au Pérou, en 1983, le lesbianisme prend son envol : 350 femmes, soit plus de la moitié des participantes, se pressent à l'atelier organisé sur le thème. A la suite de la rencontre, plusieurs groupes lesbien se forment : *Grupo de Auto-conciencia Lesbica Feminista* (GALF, Pérou), *Colectiva Ayuquelén* (Chili), *Cuarto Creciente* (Mexique) et *Mitilene* (République Dominicaine). Lors de la IIIème rencontre féministe, au Brésil, en 1985, ce sont des groupes (GALF Pérou et GALF Brésil) qui organisent les ateliers lesbiens, sur le thème de "comment nous organiser comme lesbiennes"²⁸. Désormais, les lesbiennes manifestent leur volonté de monter un réseau d'information spécifique et de lancer une dynamique spécifique de rencontres, indépendante des rencontres féministes.

Par ailleurs, juste avant la IIIème rencontre féministe continentale du Brésil, a lieu à Nairobi la réunion du Forum des ONGs parallèle à la Conférence mondiale de la femme patronnée par l'ONU. L'organisation lesbienne internationale ILIS y monte une "tente des lesbiennes du Tiers-Monde". Suite à cette initiative, ILIS invite neuf lesbiennes latino-américaines à Genève, à sa VIIIème conférence —c'est la première fois qu'ILIS inclut dans ses activités des participantes du "Second Monde" (pays de l'Est) et du "Tiers Monde". A l'occasion de cette conférence, a lieu une réunion privée autour de Silvia Borren, une militante du COC d'Amsterdam (groupe gay et lesbien), qui a réussi à obtenir un financement pour former un réseau de lesbiennes latino-américaines²⁹. Une discussion assez dure a lieu autour du futur réseau : étant donnée la difficulté pour obtenir des financements spécifiques pour les organisations lesbiennes, les participantes décident de limiter la participation aux groupes exclusivement lesbiens. En sont donc exclues aussi bien les individus que les groupes gays et lesbiens et les groupes féministes qui, comme *Cuarto creciente* du Mexique, jouent pourtant un

²⁸ Avec la participation des groupes suivants : GALF Pérou, GALF Brésil, Colectiva Ayuquelén (Chile), Brigada de gays y lesbianas Victoria Mercado (San Francisco), Cuarto Creciente (Mexico), Colectivo de concientización gay (Puerto Rico).

²⁹ Avec la participation de lesbiennes du Mexique, du Chili, du Brésil et du Pérou.

rôle important dans le mouvement lesbien. L'assemblée d'ILIS approuve officiellement le projet de réseau et les présentes décident de préparer une Première rencontre lesbienne féministe latino-américaine et des Caraïbes pour lancer la formation du réseau. Elles en fixent la date juste avant la IVème rencontre féministe continentale, qui doit avoir lieu en 1987 au Mexique.

De retour au Mexique, les lesbiennes convoquent à une réunion de préparation. Il n'y a alors que trois groupes organisés : MULA, *Cuarto creciente* (qui n'est pas exclusivement lesbien mais féministe) et le Séminaire marxiste-léniniste. Le Comité d'organisation de cette Première rencontre lesbienne continentale qui se forme finalement s'en ressent : il sera obligé d'intégrer des lesbiennes à titre individuel et se voit affecté par les remous qui secouent le Comité d'organisation de la IVème rencontre féministe latino-américaine et des Caraïbes. De nombreuses divergences apparaissent, mêlées de conflits de personnes et de lutte de pouvoir, essentiellement entre MULA et le Séminaire. La rencontre doit-elle s'adresser à toutes les lesbiennes ou seulement aux lesbiennes féministes? Doit-elle faire une large place aux femmes syndicalistes et populaires, quitte à être plus discrète sur le lesbianisme? Provoquant de nombreux départs et exclusions, les conflits atteignent leur paroxysme en juin 1987, à Mexico, et déteignent sur la Ière rencontre lesbienne nationale, pourtant organisée en province par le groupe *Patlatonalli*. N'y participent qu'une soixantaine de lesbiennes, dont la moitié viennent de la capitale. La polarisation y est à son comble, principalement entre les défenseuses du Séminaire et celles de MULA —sans que les différences véritablement politiques, devenues affrontements personnels, soient claires.

Finalement, le Comité d'organisation de la Ière rencontre lesbienne continentale ne réunit plus que six membres. Quand la rencontre commence, la tension est extrême. Juste après l'inauguration, Silvia Borren, d'ILIS, donne un atelier de méthodologie de travail avec les lesbiennes : le fait est très mal interprété et pris comme une "ligne" venue de Hollande. De plus, une ambiguïté traverse la rencontre : certaines pensent que son principal objectif est la formation du Réseau lesbien, tandis que d'autres affirment que ce Réseau est déjà formé depuis Genève. A nouveau, les critères de participation sont vivement débattus. Les *chicanas* et *latinas* vivant aux États-Unis veulent pouvoir être membres du Réseau, malgré les virulentes critiques de certaines qui se méfient des "Nord-américaines" et des financements "du Nord". Ni les séances plénières ni les ateliers prévus ne peuvent avoir lieu et la rencontre se transforme en bagarre générale. Des accords sont pourtant trouvés au *finish* : le Réseau sera ouvert à toutes les lesbiennes *latinas*, même vivant hors de la région, ainsi qu'aux indépendantes et aux lesbiennes membres de groupes mixtes. Il produira également un bulletin, en plus du compte-rendu de la rencontre, responsabilité qu'acceptent les *chicanas* et *latinas*.

Juste après cette véritable foire d'empoigne, se déroule la IVème rencontre féministe continentale, où paradoxalement les lesbiennes participent de manière massive et très active, réussissant à monter plusieurs ateliers et à faire une véritable pression pour que soit enfin débattue la question de l'articulation entre féminisme et lesbianisme. Cette rencontre restera dans l'esprit de beaucoup le moment d'une des plus vigoureuses confrontations entre lesbianisme et (hétéro)féminisme.

Le mouvement lesbien mexicain se relève avec peine des conflits de la Ière rencontre continentale. Les mécontentes décident de former la Coordination nationale de lesbiennes, déjà évoquée, et dont l'objectif est aussi de marquer les distances avec le

mouvement féministe. La CNL est l'occasion d'un rajeunissement des militantes, bien que les lesbiennes "historiques" y participent et s'y livrent à leurs luttes traditionnelles. Surtout, la Coordination comporte plus d'indépendantes que de groupes : la continuité du travail s'en ressent. Cependant, elle réussit à exercer une certaine influence sur le mouvement féministe, au point de lui faire adopter comme sienne la revendication de la libre option sexuelle. Après ce premier succès, la Coordination se lance avec une partie du mouvement féministe dans la participation aux élections de 1991. Ne réussissant pas à se doter de candidates lesbiennes, elle décide d'appuyer des candidates féministes, puis finit par se dissoudre devant les conflits³⁰.

Un dernier événement vient couronner cette période agitée : la tenue au Mexique du XIIIème congrès d'ILGA (Association lesbienne et gay internationale). Il s'agit de la première grande rencontre lesbienne et gay qui se tiendrait en Amérique latine. A l'origine, le groupe mixte GOHL, de Guadalajara, a accepté d'organiser la rencontre. *Patlatonalli*, appelé en renfort, accepte d'apporter son concours. Le groupe demande à son tour l'appui de la CNL, qui n'apprécie guère la dimension très "premier-mondiste" d'ILGA. Les difficultés sont nombreuses. Les lesbiennes mexicaines ont perdu l'habitude de travailler avec les gays. Surtout, l'Église et les autorités font montre de toute l'homophobie dont elles sont capables : après de violentes campagnes de presse et de graffitis contre la rencontre, celle-ci est finalement transférée d'urgence à Acapulco, où elle peut finalement se dérouler normalement. L'année suivante, la péruvienne Rebeca Sevilla est élue secrétaire générale de ILGA, devenant la première secrétaire générale non-Blanche dont ILGA s'est dotée en 14 ans d'existence.

Les autres groupes latino-américains

Mogrovejo poursuit en dressant le portrait d'une série de groupes lesbiens ou mixtes dans le reste du continent (chapitre 6). Dans la mesure où cette partie est loin d'être exhaustive, nous nous contenterons de mentionner les expériences qu'elle décrit. Pour l'Argentine, pays d'importante tradition lesbienne et gay, Mogrovejo évoque successivement *Nuestro mundo* (1969), le Front de libération homosexuel (1971-1976, date du coup d'État militaire), la Communauté homosexuelle argentine (1984), puis trois groupes lesbiens : les *Cuadernos de existencia lesbiana* (Cahiers d'existence lesbienne, 1985), *Las lunas y las otras* (Les lunes et les autres, 1990) et *Madres lesbianas* (Mères lesbiennes, 1994). Pour le Brésil, où les liens avec le mouvement féministe sont forts et complexes, l'auteure cite *Somos* (1978) et retrace l'histoire du GALF (lesbien, 1981). Pour le Pérou, où le mouvement lesbien est plutôt proche du mouvement gay, elle décrit principalement le MHOL (mouvement homosexuel de Lima), le Groupe d'action pour la libération homosexuelle (ALPHO) et surtout le

³⁰ Le PRT (trotskiste) ouvre ses listes à deux candidatures féministes. Parmi les deux femmes qui acceptent, la première est une lesbienne dans le placard et la deuxième n'est autre que la lesbienne Patria Jiménez. Or celle-ci travaille bien davantage dans le mouvement féministe que dans le mouvement lesbien et n'est pas membre de la Coordination nationale lesbienne. La Coordination rejette donc la candidature de Patria et préfère appuyer un gay avant d'éclater. Comme on l'a dit, Patria Jiménez est finalement élue en tant que féministe, devenant paradoxalement la première lesbienne visible à l'assemblée. Cependant, une partie des lesbiennes ne lui reconnaissent aucune représentativité par rapport au mouvement.

GALF, à partir de 1983. Concernant le Chili, où le lesbianisme et l'homosexualité tombent toujours sous le coup de la loi, Mogrovejo retrace l'histoire de la *Colectiva Ayuquelén*. Pour le Costa Rica, pays qui possède la plus ancienne discothèque lesbienne et gay du continent, *La Avispa* (la guêpe), elle évoque le groupe des *Entendidas* (Celles qui comprennent : terme qui désigne les lesbiennes), qui apparaît en 1987, à la suite de la conférence d'ILIS. Enfin, l'auteure retrace les évolutions du mouvement au Nicaragua. Pendant la période révolutionnaire, l'action s'organise, non sans difficultés, notamment avec le groupe *Xochiquetzal*, mais après la victoire de la droite, depuis 1993, lesbianisme et homosexualité sont interdits légalement.

Les rencontres lesbiennes-féministes latino-américaines et des Caraïbes

Pour terminer, Mogrovejo offre un résumé-bilan des quatre premières rencontres lesbiennes-féministes latino-américaines et des Caraïbes (chapitre 7).

Lors de la Ière rencontre de 1987 au Mexique, le Pérou a été choisi comme siège de la deuxième rencontre. Cependant, à la dernière minute, une vague de violence politique oblige à changer de siège et le Costa Rica accepte de relever le défi pour 1990. Les Costaricaines ont d'abord toutes les peines du monde à trouver un lieu, dès qu'elles annoncent qu'il s'agit d'une rencontre lesbienne. Puis, à la suite d'un article paru dans la presse, le gouvernement et l'Église déclenchent une campagne hystérique contre la rencontre, allant jusqu'à interdire l'entrée du pays à toute femme non-accompagnée d'un homme autour des dates présumées de la rencontre. Heureusement, les organisatrices des *Entendidas* avaient annoncé des dates erronées et pris soin que deux femmes seulement connaissent le lieu où se déroulerait la rencontre. Malgré le climat de peur et de menace, elles décident d'aller jusqu'au bout. Une centaine de lesbiennes se réunissent comme de véritables conspiratrices durant quatre jours. Las, le dernier soir le mur d'enceinte de la maison où a lieu la rencontre est attaqué par des hommes ivres. En pleine nuit, les participantes décident d'évacuer les lieux. Les accords atteints reflètent le climat répressif dans lequel s'est déroulé la rencontre : publication de lettres et déclarations de protestation. Ils montrent aussi la volonté de continuer, avec la mise en fonctionnement du Réseau et l'élection de Puerto Rico comme prochain siège. Les accords dessinent enfin les règles minimales qui présideront aux rencontres suivantes : réaffirmation de l'égalité des droits de toutes les *latinas* où qu'elles vivent pendant les rencontres, et volonté que les décisions soient prises de manière consensuelle. On peut également attribuer à la rencontre un certain rapprochement entre lesbiennes et féministes de la région et la dissolution des *Entendidas*, après une gloire éphémère, sous le poids des tensions.

La troisième rencontre a lieu en août 1992 à Puerto Rico. Le pays présente des désavantages : sa cherté et surtout le fait qu'il requiert un visa (nord-américain) à l'entrée. Deux cents lesbiennes *latinas* et caribéennes environ se retrouvent, dont une moitié en provenance des États-Unis. Les Sud-américaines en revanche sont presque absentes. Les discussions portent sur la lesbophobie, l'identité et la visibilisation. Un long débat a également lieu à propos de la participation de lesbiennes étrangères à la région. Les participantes ratifient le principe selon lequel les rencontres sont réservées aux *latinas*. En son absence, le Brésil est proposé comme siège pour la rencontre suivante, mais la décision définitive est reportée à la rencontre féministe de 1992 au Salvador, où plusieurs lesbiennes pensent se rendre.

Mogrovejo explique ensuite en détail les conflits qui ont émaillé le transfert du siège de la IVème rencontre du Brésil vers l'Argentine, et qui reflète selon elle les jeux de pouvoir au sein du mouvement lesbien et un manque croissant de démocratie interne. Premier acte : au Salvador, en 1992, des Brésiliennes acceptent la responsabilité d'organiser la IVème rencontre et se forme un Comité d'appui international aux organisatrices. Cependant, de retour au Brésil, un conflit surgit entre groupes et compromet les choses. Un autre groupe, le Front de lesbiennes, accepte alors de relever le gant. Deuxième acte : en mai 1994, certaines lesbiennes se rendent à une rencontre organisée par ILGA et le MHOL au Pérou, dans le cadre d'une "Conférence satellite" préparant la Conférence de Pékin patronnée par l'ONU (pour Mogrovejo, cette réunion n'est donc pas convoquée de manière autonome, mais par des institutions). Elles réalisent alors une réunion du Comité d'appui et prennent sous leur bonnet de changer le siège de la rencontre pour l'Argentine. Troisième acte : en septembre 1994, d'autres lesbiennes se rencontrent à Mar del Plata, en Argentine, toujours dans le cadre des préparatifs de Pékin, cette fois-ci à la réunion des "autonomes" et des ONGs critiques du processus (connue comme "réunion parallèle de la parallèle", et qui pour l'auteure représente un espace propre du mouvement, donc plus légitime). Elles débattent alors de ce qu'est le mouvement lesbien et de ses problèmes de représentativité et de directions. Les Brésiliennes présentes s'opposent au transfert du siège de la IVème rencontre en Argentine. Mais finalement, recevant peu d'appui et aucun financement, elles abandonnent l'organisation de la rencontre aux Argentines.

La IVème rencontre a donc lieu en Argentine, avec la participation de 120 lesbiennes, mais seulement 11 étrangères à l'Argentine³¹. La rencontre de Pékin n'y fait l'objet d'aucun atelier. En revanche, elle occupe toutes les discussions de couloir. Parmi les décisions qui sont prises, on note la volonté de se rapprocher à nouveau du mouvement féministe et donc de coupler la prochaine rencontre lesbienne avec la rencontre féministe, qui doit avoir lieu au Chili en 1996. Cependant, une fois encore, le siège reste vacant : les Chiliennes déclarent rapidement forfait et proposent la République Dominicaine. Mais les Dominicaines elles-mêmes le considèrent comme impossible et demandent aux Brésiliennes de reprendre le flambeau. Finalement, un groupe brésilien accepte le défi³²...

L'ouvrage se termine sur des considérations générales, que nous résumerons en trois séries de remarques. D'abord, le mouvement lesbien a permis l'apparition et la diffusion d'idées nouvelles à propos de la sexualité, a sorti du placard et de la culpabilité des dizaines de milliers de personnes, a renforcé la société civile, secoué l'inertie sociale et rendu possible l'apparition politique d'autres secteurs socialement marginalisés. Ensuite, le courant autonome, exclusivement lesbien, tout en étant probablement le plus riche, a produit également "*des contradictions, des ghettos et des*

³¹ Mogrovejo remarque que la plupart des lesbiennes présentes lors de la "Conférence satellite" sont absentes : elles sont à la préconférence de Pékin à New York, qui se déroule en même temps (et font ainsi, selon l'auteure, le choix de faire de la politique plutôt dans les espaces institutionnels que dans le mouvement lesbien).

³² Dépassant le cadre historique des travaux de Mogrovejo, cette Vème rencontre a bel et bien lieu à Rio, avec succès, en mars 1999. La prochaine est prévue pour l'an 2001 au Chili.

positions fondamentalistes qui ont souvent amené le mouvement lesbien à des dynamiques et des pratiques d'exclusion. [...] Comme dans la majorité des petits groupes politiques d'opposition, la lutte pour la survie produit des dynamiques d'atomisation et d'auto-destruction. dans le mouvement lesbien, la coexistence et l'interaction politique entre les différents groupes et courants a été et continue à être très difficile. Pour beaucoup, le plus grand ennemi du mouvement lesbien n'a été ni l'État, ni la droite, ni l'Église, mais le mouvement lesbien lui-même." Enfin, le mouvement lesbien n'a pas encore réussi à se consolider et à sortir de la semi-clandestinité où le pousse la répression directe et la lesbophobie extérieure et internalisée. Et Mogrovejo de conclure : "Il n'a pas encore été possible de généraliser des stratégies globales qui fassent des mouvements lesbiens des mouvements massifs et constants."